

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Auguste SERIEYX

A propos de l'intellectualisme oriental
(Suite et fin), partie III et IV

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1925, tome 23, p. 193-198

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

A propos
de l'intellectualisme oriental
(Suite et fin).

III

En face de cette véritable pensée occidentale, greco-latine pour l'outillage, chrétienne pour la doctrine, il faut se demander ce qu'est au juste cet « intellectualisme oriental », que l'on nous propose comme une sorte de modèle supérieur en tout point à notre médiocrité présumée.

Ici, la tâche devient plus malaisée : car, s'il suffit de jeter les regards autour de nous, en réfléchissant quelque peu, pour dégager de l'opinion plus ou moins « officielle » sur notre prétendu progrès la vision nette de nos

vraies lumières métaphysiques et philosophiques, quand nous nous tournons vers l'Orient il nous faut bien recourir à des informateurs pour nous transmettre ce qui peut être transmis de ses doctrines traditionnelles. A notre vision directe de la pensée de nos sages occidentaux passés et présents, nous ne pouvons opposer qu'une vision réfractée, « traduite » de la sagesse orientale, antique ou contemporaine. Dès lors, les chances d'erreur augmentent notablement : et l'on ne manque pas d'en faire une prudente ligne de retraite, en nous avertissant à l'avance que cette sorte d'« ésotérisme » intransmissible ne peut pas être entièrement compris par nous.

Tout en respectant cette prudence, nous n'en saurions devenir les dupes : si l'on nous fait entrevoir cette sagesse merveilleuse comme enclose dans quelque inaccessible « mirhab », on nous reconnaît par cela même quelque droit à en prendre connaissance. Consentons, si l'on y tient, à nous déchausser respectueusement, mais essayons d'entrer résolument et les yeux grands ouverts : si ce que nous voyons n'est pas toujours ce que l'on voulait nous montrer, la responsabilité n'en reviendra peut-être pas exclusivement à la complaisante incompétence d'un traducteur.

A tort ou à raison, la pensée orientale ne nous est guère présentée que sous la forme d'une « machine de guerre » dressée contre notre formation intellectuelle greco-latine, avec le dessein plus ou moins avoué d'atteindre par là, sinon le christianisme lui-même dans son ensemble, du moins celle de toutes les confessions chrétiennes qui concentre sur elle toutes les animosités : le catholicisme. N'y a-t-il là, comme on voudrait nous le suggérer, qu'une déformation imputable aux intermédiaires inévitables entre cette pensée orientale et la nôtre ? Dans son *Introduction générale à l'Etude des Doctrines hindoues*, M. René Guénon nous met en garde fort opportunément contre la « myopie intellectuelle » des

« spécialistes » et surtout des « officiels » : nous souscrivons pleinement à cette manière de voir. La prépondérance britannique et germanique dans l'innombrable phalange des « orientalistes » n'est pas une garantie rassurante : loin de là. L'excellent exposé donné naguère dans la *Revue Universelle* par notre ancien condisciple Ernest Seillère, à propos de l'orientalisme plus que suspect du Comte Keyserling, ce « pangermaniste d'après-guerre », vient à point nommé illustrer notre déclaration. Celui qui nous donnerait, après *l'Inde sans les Anglais*, la *Pensée orientale sans les Germains*, préparerait bien utilement cette « entente » réclamée par M. Guénon, si tant est qu'elle soit possible et désirable.

Quoiqu'il en soit, l'on peut admettre que cette attitude anti-chrétienne ne soit pas celle des sages orientaux à notre égard : mais on en voudrait recevoir une confirmation autorisée et préalable à tout échange intellectuel. Si véritablement la pensée orientale a été altérée sur ce point capital, ce n'est pas aux occidentaux de le rechercher. Or, il faut remarquer que, pour éluder cette « pierre d'achoppement », tout ce que l'on nous donne à entendre c'est que l'Orient se désintéresse de ce point de vue, la religion et la philosophie étant, par leur nature, sinon contingentes, du moins nettement subordonnées à la métaphysique, qui seule ici serait en cause.

Cette simple prétériton ne saurait être tenue pour satisfaisante : étudier les causes premières dans la métaphysique, en se désintéressant de leurs effets théologiques et moraux, serait un singulier moyen pour arriver à une entente. « Ne parlons pas de ce qui nous divise ». On sait où peut conduire cette attitude en matière politique : les résultats ne seraient pas très différents dans le domaine purement intellectuel. Aussi bien, les religions orientales ne sont-elles pas liées, comme toutes les autres, aux conceptions métaphysiques et

philosophiques qui les dominent, si tant est même qu'elles les dominent ?

Si donc la pensée orientale n'est pas directement dressée contre la pensée chrétienne et spécialement catholique, il n'y a aucune raison valable pour que cette imputation, qui nous est systématiquement suggérée par les « orientalistes » officiels ou non, ne fasse pas l'objet d'une explication nette et loyale où, contrairement à l'assertion précédemment citée, « l'Orient a tout à gagner. »

Si une telle mise au point est jugée inopportune ou impossible, nous sommes autorisés à en conclure que cette attitude anti-chrétienne n'est pas une imputation sans fondement : dès lors, toute éventualité d'entente devient bien improbable.

IV.

A nous en tenir aux conclusions lumineuses de M. René Grousset, dans sa remarquable *Histoire de la Philosophie orientale*, il ne serait pas très certain que la pensée de l'Orient fût tellement étrangère aux conceptions religieuses et morales : « Ainsi, nous dit-il, des points les plus opposés de l'horizon, à travers les détours les plus inattendus et les plus complexes, la pensée orientale s'achemine invinciblement vers le même but, — vers le Dieu qu'Aristote, S. Augustin et S. Thomas déclarent l'objet par excellence de l'intelligence humaine et de la sagesse philosophique. »

Cet « objet de l'intelligence humaine » est donc le même en Orient comme en Occident : et voici bien le lieu où doit se faire cette entente, quand elle sera dans les desseins de Dieu Lui-même. Ceci ne signifie nullement qu'il faille attendre ce « jour béni » dans l'inaction et l'ignorance mutuelle. Il faut « parler de ce qui nous

divise » : la métaphysique thomiste peut affronter sans péril cette « sagesse profonde que l'Occident ne sait pas apercevoir », selon la judicieuse observation de M. Guénon lui-même dans d'entretien que nous avons cité déjà. — « ..De quel esprit relève-t-elle ? demandait à son interlocuteur M. Jacques Maritain ; il appartient aux théologiens catholiques de le discerner. Quand donc se décideront-ils à étudier cette question à la lumière de leurs principes ? *Cela est urgent.* »

Depuis le mois de juillet 1924, date de cet entretien, tout nous montre que l'urgence s'accroît d'heure en heure.

La « machine de guerre » est toujours là, dressée plus que jamais contre l'Occident catholique : nous sommes envahis d'un orientalisme, vrai ou faux, on ne sait, mais hostile à coup sûr. Sous son ombre suspecte, une foule de doctrines et de pratiques nettement blâmables se propagent et pervertissent les esprits ; des influences fort peu « orientales » les utilisent pour les plus bas intérêts. Et l'attrait inné des esprits faibles pour tout ce qui leur paraît nouveau ou « moderne » fournit à ce subtil poison le plus pernicieux des « bouillons de culture ».

Il est temps que des voix autorisées se fassent entendre, pour guider les intelligences catholiques dans cet envahissement auquel elles ne peuvent se soustraire. Le rejet en bloc n'est pas une attitude intellectuelle recommandable, en présence de doctrines complexes où la vérité et l'erreur se côtoient mutuellement, il serait trop aisé aux adversaires d'en conclure qu'on les redoute. Nos maîtres traditionnels peuvent affronter les leurs sans désavantage : mais encore faut-il qu'on ne nous confonde pas avec les pitoyables fétichistes de la « Science » et du « Progrès », ces autres « myopes intellectuels ».

Pour cette délicate mise au point, il faut un faisceau de lumière capable de dissiper toutes les nuées, orientales

ou autres, qui enveloppent cette pensée, si pure qu'elle se prétende. Il faut projeter cette lumière même dans le vide : craignons en effet, avec M. Grousset, « qu'à force de raréfier l'air respirable dans le concept de l'Absolu, on en ait fait un pur vide. » Seule, la claire intelligence française peut apporter ici sa vertu traditionnelle d'équilibre, de claire raison et de bon sens ; parce que, dans ce domaine plus encore que dans tous les autres, « c'est la France qui est le Rythme du Monde ».

Auguste SERIEYX.